
XYZ. La revue de la nouvelle

Sur le tapis rouge, un scorpion

Danielle Dussault



Number 133, Spring 2018

Zodiaque : d'heureux augures

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87724ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dussault, D. (2018). Sur le tapis rouge, un scorpion. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (133), 36–39.

Sur le tapis rouge, un scorpion

Danielle Dussault

J E ME TROUVE sur une scène à peine éclairée, devant une grande salle remplie de murmures. Un tapis rouge couvert de poussière. Je devrais me sentir heureuse. Mais non. J'essaie tout simplement de faire bonne figure. Je suis venue dans la grande ville pour recevoir un prix. Et je n'arrive pas à y croire. J'ai le sentiment qu'il s'agit d'une mauvaise blague, qu'on me l'indiquera d'une minute à l'autre.



À l'avant-scène, un monsieur tranquille en veston et cravate s'impose, un peu rigide, un peu abasourdi, un homme certes important et couvert de médailles. On m'a dit qu'il s'agissait du maître de cérémonie. En fond sonore, on entend le son d'une balayeuse. Le micro crachote et le monsieur tousse. Je reste derrière comme un épouvantail inutile. La salle marmonne, respire et halète. Des sacs à main s'ouvrent, les fermetures claquent; les toux intermittentes de l'automne annoncent la proximité de l'hiver. Les gens applaudissent dans un commun accord de bienveillance hypocrite.

En arrière-plan, la balayeuse toujours chante sa plainte uniforme.

C'est un grand jour. Pourtant...

Toute cette poussière sur le tapis rouge... Je m'accroche à un détail, celui-là, entre autres. Je n'y peux rien. C'est la caractéristique de mon signe: être à l'affût de ce qui ne se voit pas. Je remarque toujours les vétilles, surtout les insignifiances. Je m'attarde, malgré moi, à ce qui fait défaut. À l'anicroche, la chose qui cloche. C'est plus fort que moi. Je détecte la ouate dans les oreilles, le nez rouge, les yeux bouffis. Je bute sur les détails, je vous dis. Et en des circonstances aussi inadéquates qu'imprévues. Je déniche la tache sur le costume gris. Les yeux violacés des comédiens. Le regard sombre des perdants. La joie secrète des kamikazes.

Toute cette poussière tapie... je soupire... parce que ce n'est vraiment pas le moment de succomber à mon travers... mais la poussière... toute cette poussière ! Le lent et désespérant effritement du corps et même de l'esprit, la décrépitude de chaque réussite, aussi fracassante fût-elle. Je me sens presque tout le temps en décalage, en deçà des frontières admises. Prête à saboter la perfection de la scène. À tout coup, ça me rattrape. C'est un trait que j'essaie pourtant de changer ou, à tout le moins, de camoufler. En vain. Quand vous avez un signe qui vous porte à saboter, vous bousillez tout. Vous le faites avant que les autres le fassent pour vous... J'ai essayé des tas de fois de dévier le piège. Sans succès. Je suis la reine des cafardeuses. Je finis chaque fois par brûler ce que j'ai si chèrement édifié et par gâcher la plus remarquable des soirées. Je maquille sans arrêt ma vraie nature, me cache sous des dehors radieux en essayant de déjouer la stratégie du détail.

Le tapis rouge, l'éclairage feutré, mon sourire de circonstance, les lèvres qui fendillent, mes souliers plats, mon costume — une taille trop grande —, tout ça fait de moi un personnage de composition. Je me retrouve sur la scène avec les genoux qui claquent. Je m'apprête à recevoir le prix en me disant qu'à la dernière minute le maître de cérémonie s'exclamera : on s'est trompé de personne ! Ce n'est plus qu'une question de secondes. Puis j'entends mon nom résonner dans la salle comme une balle de ping-pong lancée contre un mur.

Vite m'avancer sur le tapis rouge. Ne pas trébucher. Me concentrer sur les pieds qui clopinent comme deux choses savantes. Tendre une main désinvolté. Comme si de rien n'était. Deviner le poids de l'argent dans une enveloppe scellée. La prendre et la serrer dans ma poche de veston. Sourire et dire merci en même temps. Procéder à la poignée de main. Prendre la pose pour la photographie d'usage.

Dans mon horoscope, j'avais lu la veille : « La vie comblera toujours tes désirs si tu persévères. » La persévérance paye, la ténacité veille, l'acharnement rapporte. La balayeuse soudain cesse d'aspirer. Des yeux se tournent vers moi. J'existe. 37

J'ai une place. Je possède enfin un nom. Une reconnaissance. Comme dans les livres. Je marche sur le tapis rempli de poussière. Je marche sur le tapis rempli de vent. Je marche, imprévisible, sur la poussière qui s'infiltré partout. Je pourrais très bien être un petit animal qui vibre au contact des autres, surpris d'être toujours en vie. J'ai gagné. Mon signe me l'avait promis. Je me suis fondue à sa révélation, de même qu'à son prédicat qui m'a stigmatisée Scorpion.



En sortant de la salle, je perçois d'abord l'étrangeté de la neige. Puis tout le paysage en arrière-plan. Le tapis cette fois est tout blanc. Je ne sais plus où aller. Quand je commence à me saboter, je deviens quelqu'un d'autre, une sorte d'exécution rapide à la troisième personne. On m'invite à boire du champagne. Et je bois du champagne. Comme dans les films ou dans les soirées mondaines. Je bois tant et si bien qu'au bout d'un moment je dois sortir pour me rafraîchir et retrouver mes esprits.

Dehors, c'est grand. C'est immense. Ce désir poignant de me perdre. Depuis toujours. La terre et le ciel se rejoignent. Des mousses de coton s'accumulent dans le ciel bourgeonnant. Des traces, toujours des traces, dans la neige. Mes pieds chancellent, mon corps s'agenouille malgré lui. Tantôt lauréate d'un grand prix, tantôt prosternée dans la déveine. Avec toute la poussière du monde collée à mes pieds. Je suis sortie de la salle avant qu'il ne soit trop tard. Je me suis violemment fondue aux hommes séquestrés par leurs propres traces. J'ai toujours eu l'élégante faculté de disparaître avant qu'on se débarrasse de moi, avant qu'on se hérisse de mes écarts de conduite. Ainsi, je déserte les anniversaires de mariage avant qu'ils soient célébrés, je m'esquive des fêtes alors qu'elles n'ont pas encore débuté.

Dehors, devant la neige à perte de vue, j'oublie que je viens de gagner un prix. Je m'étends. J'ai le corps d'une étoile
38 de mer couchée dans la neige sablonneuse. Je fixe le ciel, le

grand ciel gris, en me disant que je suis frappée d'imposture. À force d'acharnement, une autre que moi-même a pris la place. Que de trébuchements et de recommencements pour en arriver là... là... là...

Au loin, un homme m'interpelle.

— Vous allez bien ?

Je réponds par un oui qui manque de conviction.

— Venez, je vous raccompagne.

Il prend mon bras et m'aide à affronter l'évidence : j'ai gagné un prix.

— Vous êtes Scorpion, madame ?

Il a posé sa question à brûle-pourpoint. Je réponds que oui, je suis Scorpion. Je l'interroge à mon tour.

— Comment avez-vous fait pour deviner ?

— J'ai trouvé un scorpion sur le tapis rouge. Pour moi, c'est un signe. Comme je suis heureux de vous avoir enfin retrouvée !

Sa réponse alors m'a ramenée à ce que je suis réellement : un être vivant.